

Le champ existentiel ou les avatars d'une construction identitaire. Sur *La Vie aux trousses* d'André Brochu

Pascal Riendeau

Volume 20, numéro 3 (60), printemps 1995

André Brochu

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/201190ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/201190ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Riendeau, P. (1995). Le champ existentiel ou les avatars d'une construction identitaire. Sur *La Vie aux trousses* d'André Brochu. *Voix et Images*, 20(3), 571–586. <https://doi.org/10.7202/201190ar>

Résumé de l'article

Résumé

Plusieurs oeuvres récentes d'André Brochu mettent de l'avant la question de l'identité: *La Grande Langue*. Éloge de l'anglais, *Fièvres blanches* et *La Vie aux trousses*. Dans ce dernier ouvrage, l'interrogation s'articule plus précisément autour de la création d'une identité masculine spécifique. Il s'agira donc d'étudier ce roman afin de voir quelle tangence prend l'interrogation identitaire au regard de la masculinité. À partir des nouvelles théories de la masculinité, nous verrons que le texte de Brochu oscille entre une conception traditionnelle et une autre plus près de la pensée constructiviste - elle-même à l'origine des théories actuelles de la masculinité-, notamment par rapport à la représentation de l'homosexualité. En s'attardant au langage du texte et plus particulièrement aux divers procédés rhétoriques, nous pouvons voir que la construction de l'être masculin dans *La Vie aux trousses* s'effectue de façon ludique, ironique et parfois contradictoire.

Le champ existentiel ou les avatars d'une construction identitaire. Sur *La Vie aux trousses* d'André Brochu

Pascal Riendeau, Université du Québec à Montréal

Plusieurs œuvres récentes d'André Brochu mettent de l'avant la question de l'identité : La Grande Langue. Éloge de l'anglais, Fièvres blanches et La Vie aux trousses. Dans ce dernier ouvrage, l'interrogation s'articule plus précisément autour de la création d'une identité masculine spécifique. Il s'agira donc d'étudier ce roman afin de voir quelle tangence prend l'interrogation identitaire au regard de la masculinité. À partir des nouvelles théories de la masculinité, nous verrons que le texte de Brochu oscille entre une conception traditionnelle et une autre plus près de la pensée constructiviste — elle-même à l'origine des théories actuelles de la masculinité —, notamment par rapport à la représentation de l'homosexualité. En s'attardant au langage du texte et plus particulièrement aux divers procédés rhétoriques, nous pouvons voir que la construction de l'être masculin dans La Vie aux trousses s'effectue de façon ludique, ironique et parfois contradictoire.

Et c'est ce projet, encore, que je retrouverai dans le livre total que vous méditez d'écrire sur le Québec : car la nation, pour vous, relève moins du politique proprement dit qu'elle n'est un lieu privilégié de l'expérience commune, du vivre-ensemble, lieu qu'il faudrait habiter comme on habite son propre corps¹.

Le désir introduit l'infini dans mon rapport aux autres [...] ².

-
1. Lettre de Gilles Marcotte à André Brochu, dans *La littérature et le reste. Livre de lettres*, Montréal, Quinze, coll. «Prose exacte», 1980, p. 184.
 2. André Brochu, *Fièvres blanches*, Montréal, XYZ éditeur, coll. «Novella», 1994, p. 90.

Lors d'une lecture critique, il peut s'avérer risqué de négliger le paratexte! S'il importe de toujours s'attarder à ce texte en parallèle, partiel et partial, c'est qu'il nous conduit parfois vers des pistes de lecture des plus signifiantes. Parmi toutes les catégories paratextuelles minutieusement définies par Gérard Genette dans *Seuils*³, le prière d'insérer demeure sans doute l'instrument idéologique qui permet le mieux d'orienter la lecture d'un texte. Selon Genette, «[l]e prière d'insérer est à coup sûr [...] l'un des éléments les plus caractéristiques du paratexte moderne⁴». Dans *La Vie aux trousses* d'André Brochu, l'extrait du texte qui constitue le prière d'insérer témoigne d'un choix fort judicieux, car il place de façon manifeste le sujet principal (et primordial) du roman, la question de l'identité, au centre de la stratégie éditoriale: «Qu'est-ce qu'un homme? Et qu'est-ce qu'une femme? Il n'y a que des mains qui caressent, des peaux qui frémissent comme l'eau sous le vent⁵». L'interrogation, trop simple en apparence, entraîne tout de suite le lecteur sur le chemin de la construction de l'être, de l'identité, qui tisse la trame narrative du roman. Par ailleurs, d'autres commentateurs ont déjà signalé la présence évocatrice des différents aspects identitaires dans les œuvres d'André Brochu. Parmi ceux-là, André Vachon propose justement une hypothèse qui met de l'avant ce paradigme; ainsi considère-t-il *La Vie aux trousses* comme un roman de l'identité, qui se situe «au cœur d'un projet d'écriture⁶» chez Brochu.

Toutefois, si, dans son article, Vachon insiste d'avantage sur les liens qui se créent entre l'identité individuelle et l'identité collective, nous croyons que le questionnement identitaire s'inscrit d'abord dans une réflexion plus personnelle où le devenir collectif semble subordonné au devenir individuel. *La Vie aux trousses* présente le roman de la quête ou plutôt de la construction identitaire de Sylvain Mercier, le narrateur, à trois moments charnières de son existence (à 9 ans, 19 ans et 29 ans, de 1951 à 1971). Cette construction identitaire s'accompagne

3. Gérard Genette, *Seuils*, Paris, Seuil, coll. «Poétique», 1987.

4. *Ibid.*, p. 98.

5. André Brochu, *La Vie aux trousses*, Montréal, XYZ éditeur, coll. «Romanichels», 1993, 4^e de couverture. Les références à ce roman seront données dans le texte et désignées par le sigle VT entre parenthèses.

6. André Vachon, «Qui serons-nous?», *Liberté*, vol. XXXVI, n° 2, avril 1994, p. 119. Vachon trace aussi un lien entre *La Vie aux trousses* et *La Grande Langue*. Dans celui-ci, un pamphlet rageur, écrit Vachon, l'interrogation sur le devenir du Québec (ou plutôt sur la présence francophone en Amérique du Nord) constitue le point central du texte. Quant aux deux novellas récentes de Brochu, *La Croix du Nord* et *Fièvres blanches*, elles posent aussi, mais de façon moins explicite, la question des différentes identités.

d'une écriture de la légèreté, du bonheur, centrée en bonne partie sur ce que certains intellectuels ont en sainte horreur : le vécu. Mais attention ! Chez Brochu, le vécu n'est pas synonyme d'individualisme primaire ou encore de narcissisme étroit. Le vécu (ou « le champ existentiel⁷ ») n'apparaît pas dans *La Vie aux trousses* comme l'ersatz d'une expression littéraire et d'une pensée individuelle, mais bien comme un élément identitaire fondamental qui s'inscrit à la fois dans une conception philosophique plus large et dans une tradition littéraire, comme en témoigne la conception que s'en fait le narrateur : « l'histoire littéraire des deux derniers siècles manifest[el] une tendance très nette vers une intégration de plus en plus poussée de l'ensemble des aspects du vécu, même les plus négligés ou les plus refoulés. » (VT, p. 128.) En fait, tout l'accent mis sur l'aspect essentiellement conceptuel du vécu comme sujet de la solidarité intertextuelle participe d'une interrogation fondamentale sur l'identité du genre humain — et plus spécifiquement sa moitié masculine : qu'est-ce qu'un homme ? — qui passe obligatoirement par un questionnement de soi-même où « je » arrive parfois à être un autre.

Il est vrai que la quête d'identité du narrateur intègre aussi un bref questionnement sur l'Histoire, où le « je » devient indissociable du « nous », ouvrant alors la porte à l'inévitable questionnement du devenir collectif du Québec tel qu'on pouvait le rêver, l'imaginer ou l'appréhender en 1961, deux ans après ce que le narrateur appelle « la mort du Canada français ». Pour le narrateur, cette double quête se conjugue aussi avec celle de l'écriture : « Un jour, j'écrirais le roman et le poème de moi, de mon peuple, et le langage serait notre salut. » (VT, p. 133.) Pourtant, si le projet du narrateur d'écrire un roman est réitéré ultérieurement, celui de la fusion du « je » et du « nous », où la vie intime et le destin collectif demeurent étroitement liés, c'est bel et bien par la connaissance de soi qu'il peut l'envisager et par conséquent, changer ce qui l'entoure. Comment y arrive-t-il ? Comme le rappelle André Vachon : « Sylvain s'attelle à une tâche autrement ardue : l'illusion n'y a plus de place, tout y est travail, rien que travail et dur travail, puisque travail sur soi, puisque inventaire critique, pièce à pièce, de son histoire, de son monde à lui, de sa vie à lui⁸. » C'est donc par une recherche introspective (quelle sorte d'homme suis-je ?) que le narrateur traversera les vingt-neuf premières années de sa vie, afin de se créer une identité (masculine) en explorant son rapport aux

7. André Brochu, *Le Singulier pluriel*, Montréal, l'Hexagone, coll. « Essais littéraires », 1992, p. 189.

8. André Vachon, *loc. cit.*, p. 121. C'est l'auteur qui souligne.

autres, aux objets et au langage. Dans *La Vie aux troussees*, l'identité du narrateur se construit donc à partir de trois épisodes déterminants: les deux premiers, l'épreuve initiatique et les relations homosexuelles, s'articulent principalement autour du rapport à la sexualité, alors que le troisième, l'exploration du champ existentiel, par l'entremise de la lecture et de l'écriture, concerne plus spécifiquement l'élaboration d'une vie intellectuelle, sans toutefois entrer en contradiction avec les précédents.

L'identité masculine

Les avatars de l'interrogation identitaire dans *La Vie aux troussees* permettent d'emblée de confronter des positions antinomiques: d'un côté, elles semblent valoriser l'identité masculine telle qu'elle est véhiculée par les sociétés occidentales et patriarcales; de l'autre, elles contestent certaines valeurs traditionnelles et les comportements sociaux sclérosés qui s'y rattachent. Ces derniers, chacun à leur façon, prescrivent sans équivoque ni ambiguïté ce que doit être l'identité masculine, mais surtout, ce qu'elle ne doit pas être⁹. Bien sûr, toutes les histoires (littéraire, sociale, économique, culturelle) ont surtout insisté sur le destin et la vie des hommes; avant l'avènement du féminisme contemporain, l'ensemble des études demeurerait principalement centré sur eux en tant que représentants du genre humain. Si cette situation ne semble pas avoir encore complètement changé, certaines théories actuelles proposent plutôt de relire des productions artistiques ou discursives d'hommes (ou sur les hommes), afin de comprendre ce qui constitue la masculinité en tant qu'expérience singulière. Ces études sur l'identité masculine forment un corpus très restreint dans le domaine des études littéraires québécoises, mais quelques ouvrages récents montrent que l'intérêt qu'ont d'abord manifesté les philosophes, sociologues, psychologues et sexologues, gagnent tranquillement le terrain des littéraires¹⁰. Le développement des études masculines s'est fait assez lentement en Europe, alors qu'aux États-Unis,

9. Chez les théoriciens de la masculinité, certains parlent de la «triple prescription négative: ne pas être une femme, ne pas être un bébé, ne pas être un homosexuel», Brigitte Pilote, «Représentation de l'identité masculine dans deux romans québécois: *Le Fou du père* de Robert Lalonde et *Le Vieux Chagrin* de Jacques Poulin», mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal, 1994, p. 14.

10. Dans le champ des sciences humaines, notons les contributions importantes du philosophe Marc Chabot et du sexologue Michel Dorais. Quant aux études littéraires québécoises, Agnès Whitfield a dirigé une récente livraison de *Voix et Images* (n° 52, automne 1992), qui abordait probablement pour la première fois la question des différentes «écritures masculines». Voir aussi l'importante contribution de Brigitte Pilote, *op. cit.*

cette discipline, les *men's studies*, est devenue véritablement importante depuis au moins une douzaine d'années. Elle a suivi, en quelque sorte, la tradition établie par les études féministes et son développement a été lié de façon étroite avec les études sur le genre (*gender studies*), elles-mêmes tributaires du féminisme. Deux grands courants s'affrontent dans cette nouvelle façon de concevoir la masculinité comme une expérience masculine spécifique et non en tant que représentante de tout le genre humain. Dans les recherches actuelles, nous pouvons constater que :

[...] deux perspectives irréconciliables dominent la discussion contemporaine sur la masculinité : les déterministes considèrent la masculinité comme une essence définie en dernière instance par la biologie, tandis que les constructivistes la décrivent comme une construction idéologique qui varie selon les cultures et les époques¹¹.

Le premier mouvement théorique est littéralement dépendant de certaines recherches faites en biologie, science qui « devient le fondement épistémologique des prescriptions sociales. Hommes et femmes sont prisonniers d'un schéma déterminé à l'avance, qui limite les possibilités de changement social¹² ». Quant au deuxième — de loin le plus important —, il propose de considérer la masculinité comme « une construction idéologique relationnelle, qui ne peut être comprise sans référence à la féminité¹³ ». Si ces conceptions théoriques de la masculinité semblent contradictoires, leurs représentations dans les textes s'écartent parfois de cette division binaire, tout en conservant plusieurs éléments relevant soit du déterminisme, soit du constructivisme. Ainsi, chez Brochu, la question de l'identité masculine, telle qu'elle est présentée par exemple dans *La Vie aux troussees*, n'entre pas de plain-pied dans l'un de ces deux paradigmes ; elle oscille plutôt entre une valorisation assez traditionnelle d'une hypervirilité et une critique, souvent ironique, des modèles identitaires socialement attribués à chacun des deux sexes et plus spécifiquement de celui qui confine l'homme à un rôle contraint. En d'autres termes, le texte de Brochu offre une interrogation à la fois complexe et ironique sur la construction d'une identité masculine particulière. Ce qui la rend d'autant plus intéressante, c'est qu'elle est accompagnée d'une écriture fine, lucide et caustique ; bref, d'une écriture de la jouissance où quelques pointes de lyrisme se manifestent à l'occasion.

11. Brigitte Pilote, *op. cit.*, p. 6. Pour une présentation plus détaillée de ces deux courants théoriques, consulter cet ouvrage, p. 6-26.

12. *Ibid.*, p. 9.

13. *Ibid.*, p. 3.

Pourquoi devrait-on s'attarder à l'identité masculine? Sans doute, comme le croit la philosophe Élisabeth Badinter, parce que la masculinité a profondément changé depuis environ trente ans et qu'elle est loin d'être ce qu'elle a déjà été, c'est-à-dire une unité stable et univoque. Selon Badinter, «[l]a remise en question des certitudes les plus intimes est toujours longue et douloureuse. Il suffit de lire les romans masculins des dernières années pour s'en convaincre¹⁴». Évidemment, la représentation de la masculinité prend des tangences fort différentes dans les romans récents. Badinter parle, entre autres, des œuvres de nombreux romanciers d'Europe et d'Amérique tels : Dan Frank, Manuel Puig, David Leavitt et Michael Delisle, qui proposeraient, à travers leurs œuvres de fiction, des éléments d'une nouvelle conception de la masculinité. Au Québec, outre Delisle, Jacques Poulin et Michel Tremblay semblent être au nombre des romanciers qui offrent les questionnements les plus originaux ou, à tout le moins, les plus développés sur la condition masculine : les romans du premier illustrent à merveille les idées constituant la pensée constructiviste et les derniers romans du second se retrouvent parmi les rares à interroger la masculinité au regard de l'homosexualité¹⁵.

La Vie aux troussees participe à ce nouveau questionnement de (et sur) l'identité masculine contemporaine : d'une part, parce que certains épisodes du roman semblent perpétuer une image traditionnelle de la masculinité ; d'autre part, quelques-unes des parties du texte offrent une remise en question des rôles déterminés qui fixent trop facilement l'identité masculine. Cette quête nous apparaît comme une véritable «aventure de la conscience¹⁶», pour reprendre les mots du critique, tout en étant une aventure du langage, puisque le langage permet merveilleusement de s'inventer, de s'autocréer. Par conséquent, une étude sur la construction de l'identité (qu'elle soit masculine ou féminine, homosexuelle ou hétérosexuelle, voire individuelle ou collective) dans les textes littéraires doit s'attarder plus spécifiquement au langage du texte, c'est-à-dire qu'elle doit aussi lier l'aspect sémantique aux procédés langagiers, sémiotiques et rhétoriques du texte.

14. Élisabeth Badinter, *XY. De l'identité masculine*, Paris, Odile Jacob, 1992, p. 10.

15. La dramaturgie québécoise contemporaine a, quant à elle, déjà proposé plusieurs éléments pertinents de réflexion sur la condition homosexuelle (masculine et féminine) depuis environ une quinzaine d'années. Certains ouvrages de Michel Marc Bouchard, Normand Chaurrette, René-Daniel Dubois et Jovette Marchessault en sont la preuve éclatante.

16. André Brochu et Gilles Marcotte, *op. cit.*, p. 102.

Les rites initiatiques

Parmi les éléments susceptibles d'avoir transcendé les diverses cultures masculines, ainsi que les différentes époques, nous retrouvons les multiples épreuves d'acquisition de la virilité que l'on nomme les rites initiatiques¹⁷. Si les initiations varient sensiblement selon les cultures et les époques, elles visent néanmoins toutes le même but : transformer l'enfant mâle en homme. La culture masculine occidentale paraît avoir largement délaissé les rites initiatiques traditionnels — à l'exception, sans doute, des pratiques archaïques de certaines associations sportives ou groupes militaires —, mais quelques-uns croient toujours à la pertinence de ces initiations. Aux États-Unis, «[il] existe un courant théorique au sein des études sur la masculinité qui explique la confusion identitaire des hommes occidentaux par la disparition des rites d'initiation¹⁸». En effet, pour certains observateurs, l'absence de rites initiatiques provoque le désarroi chez les jeunes hommes, alors que d'autres¹⁹ croient que le désarroi s'avère précisément l'une des caractéristiques fondamentales des hommes occidentaux d'aujourd'hui.

L'initiation se présente normalement comme une série d'épreuves difficiles, voire très violentes, qu'un garçon ou un adolescent doit surmonter afin de prouver à ses confrères qu'ils peuvent maintenant le considérer comme un homme. Si l'initiation possède toujours une valeur symbolique dans l'univers littéraire masculin, elle peut aussi se métamorphoser en épreuve de plaisir et de jouissance. *La Vie aux troussees* offre un exemple plutôt évocateur d'une initiation très contemporaine et tout aussi épicurienne où le narrateur doit prouver aux autres — mais avant tout à lui-même — qu'il est apte à achever son passage de l'adolescence à l'âge adulte. L'initiation se déroule normalement dans un endroit étranger, méconnu du futur initié, favorisant ainsi sa transformation. Selon Badinter, «ce changement d'identité sociale et psychologique ressemble à l'immigration d'un pays à l'autre. La patrie adoptée ayant une langue, des mœurs, et une politique en tout point opposées à ceux [*sic*] de la patrie d'origine²⁰». Ce schéma de transformation identitaire se retrouve dans *La Vie aux troussees* et l'ensemble de la mise en scène qui mène à l'initiation du narrateur

17. *Ibid.*, p. 110-121.

18. Brigitte Pilote, *op. cit.*, p. 47.

19. Sur ce sujet, il est possible de lire l'analyse très pénétrante de Denise Bombardier (*La Déroute des sexes*, Paris, Seuil, 1993), dont la transcendance de la pensée triomphera sans doute dans toutes les capitales...

20. Élisabeth Badinter, *op. cit.*, p. 112.

s'inscrit dans un processus assez conventionnel. D'abord invité à un chalet par un ami afin de partager les joies possibles qu'offre la nature humaine, Sylvain (qui a alors dix-neuf ans) éprouve par la suite, lors de sa traversée du connu vers l'inconnu, une initiation à laquelle il n'était, somme toute, pas entièrement préparé :

De jouir sur la banquette arrière d'une voiture, par les manœuvres expertes d'une fille que je ne connaissais pas, en présence de témoins complaisants, me mettait *à mille lieues de mes frileuses habitudes*. Aussi, pris-je la résolution de suspendre toute réflexion et de me laisser mener, pendant ces quelques heures *en pays non familier*, par mon inspiration sexuelle [...] (VT, p. 117 ; nous soulignons).

Par l'emploi de la métaphore « à mille lieues de mes frileuses habitudes », le texte accentue l'éloignement entre le passé et le présent, d'autant plus que la phrase suivante suggère une défamiliarisation par la présence du narrateur dans un monde inconnu. Ce pays étranger — que l'on pouvait appeler, à cette époque, celui de la liberté sexuelle — s'avère le lieu initiatique par excellence d'une renaissance identitaire pour le narrateur : « Il me semblait que je naissais à une autre vie, qui s'écrivait sur mon corps nu [...] » (VT, p. 118). C'est aussi dans ce pays de Cocagne du libertinage, où la transgression des interdits de l'époque s'érige en principe et gouverne cette petite société hédoniste, que survient le véritable épisode fondateur de l'identité masculine. Après sa première épreuve de plaisir, le narrateur constate : « La virilité, je le comprenais, composait le fond de mon être et une luxure sans apprêt venait de la libérer. Dans tout moi-même, je me sentais homme [...] » (VT, p. 118). Cette nouvelle venue au monde atteint son point culminant un peu plus tard, car, non satisfait d'avoir connu le bonheur avec Anita, sa première partenaire, il se retrouve avec un groupe où il devient progressivement la figure principale :

Je fis le tour de toutes les belles, moi qui, avant ce soir, n'avais jamais *possédé* de femme qu'en esprit ; je *pénétrais* dans les chairs brunes, blondes et nacrées, dans les nids chauds et parfumés de safran, de coriandre. À la fin, mon sexe avait atteint une *rigidité remarquable* et semblait désormais *indépendant* de mon corps. Il était comme bleu, légèrement arqué, d'un métal inconnu. Les filles se succédaient autour, *l'adoraient* de leurs bouches et de leurs sexes, s'étonnaient de ma *prodigieuse érection* (VT, p. 120 ; nous soulignons).

Dans ce passage, le narrateur, qui expérimente les plaisirs sexuels avec autrui pour la première fois, évoque aussi le mythe d'une hyper-virilité et d'une toute-puissance sexuelle : réussir à épuiser sa partenaire, « posséder » plusieurs femmes à la fois, disposer d'un sexe infatigable qui devient un véritable objet de culte, etc. La connotation des adjectifs choisis suggère une force et une endurance remarquables qui

s'expriment par la performance virile exceptionnelle du jeune initié. De plus, la description que le narrateur propose de son propre sexe, devenu indépendant de son corps, se présente comme une métonymie de lui-même, de l'homme, du mâle qu'il est en train de devenir. D'abord, le narrateur ne possède plus qu'un corps ; ensuite, il ne devient entièrement *que* ce corps, que cette dénomination corporelle, que cet extraordinaire membre viril autour duquel les autres membres du groupe s'attroupent et se prosternent. Ces moments de plaisirs immenses s'avèrent l'achèvement de la première étape de l'aventure identitaire du narrateur et ils marqueront irrémédiablement la suite des autres phases qu'il lui reste à franchir. Au terme de cette exceptionnelle aventure, il conclura ainsi : « Mon initiation était complète, après des années d'attente sans espoir » (VT, p. 123).

Cette initiation, qui consistait à apprécier le plaisir sexuel en toute liberté, représente l'événement fondateur de l'accession du narrateur au rang d'homme, ce qui lui permettra dorénavant de vivre dans le monde des hommes : « J'avais franchi un seuil magique. Désormais, tout homme rencontré dans la rue était mon égal, je pouvais lui taper sur l'épaule avec un ricanement complice » (VT, p. 124). C'est précisément les moments intenses de son initiation érotique qui lui reviennent à l'esprit dix ans après, lorsqu'il fait l'amour avec Yolande, sa femme : « Quand plus tard, sur le lit, je la *pénètre* et m'*ébranle* en elle, je me sens aussi *rigide* que cette fameuse première fois de mes dix-neuf ans [...] je l'étreins et, en elle, je suis *gros* et *dur* à mourir, et je sens ma joie crue qui la *force* [...] » (VT, p. 210-211 ; nous soulignons). Par le choix lexical, connotant explicitement la vitalité sexuelle, nous constatons que ce dont le narrateur se souvient de façon explicite entre encore dans un paradigme de puissance, qui réaffirme la nécessaire virilité de l'être.

Le désir de l'écriture

Le rapport de l'être à l'écriture ne s'engage pas, quant à lui, dans une exploration de la sexualité masculine, mais plutôt dans une voie de la création nettement plus intellectuelle de l'être. La littérature occupe une place importante (faut-il s'en étonner ?) dans *La Vie aux troussees*, sans doute davantage que dans les autres récits récemment publiés par Brochu. Très tôt tenté par la Muse de l'écriture, le jeune narrateur entreprend, dès l'âge de neuf ans, ses premiers essais poétiques : « Après mon été fertile en aventures, puis une rentrée scolaire sans problème, je me repliai sur mon petit univers intérieur et me mis à écrire » (VT, p. 76). Les prolégomènes d'une œuvre littéraire à venir méritent notre attention, notamment les commentaires métatextuels

qui les accompagnent : « Ils étaient *moi*, ils ne pouvaient donc être mauvais. Conformés à ma vérité, ils étaient à l'être même puisque je me développais en lui — l'être — de part en part » (VT, p. 78 ; c'est l'auteur qui souligne). Les premières manifestations de l'écriture d'un auteur en herbe témoignent déjà d'un intérêt marqué pour le phénomène identitaire, comme si la création littéraire devait nécessairement être liée au moi, à l'identité du jeune auteur. Pour lui, la littérature demeure la meilleure façon de s'inventer : « J'existais par la grâce des mots noirs [...] qui disaient ma vie avec une méritoire insincérité » (VT, p. 79). Dans un tel contexte, la littérature devient un véritable élément déclencheur de la construction identitaire. C'est principalement autour d'elle que se développeront les occasions du narrateur de réfléchir sur la création complexe et parfois paradoxale de son identité.

Si le chapitre initial s'achève avec l'échec des premières tentatives poétiques du jeune Sylvain, le deuxième s'ouvre sur un nouveau questionnement identitaire du narrateur et le lien entre les deux chapitres s'élabore grâce à une référence à Valéry. Cependant, les figures littéraires les plus marquantes dans le roman sont d'une part, Gabrielle Roy, et d'autre part, Jean-Paul Sartre. En ce sens, les références intertextuelles dans *La Vie aux trousses* s'inscrivent dans la tradition critique de Brochu, c'est-à-dire que le roman propose une réflexion sur certains auteurs qui font partie de l'univers littéraire et du corpus critique privilégiés par Brochu²¹. Bien qu'il soit peu cité, Sartre apparaît comme une des figures littéraires (et philosophiques) importantes de *La Vie aux trousses*. Devenu étudiant en lettres à l'université, Sylvain Mercier se forge une pensée intellectuelle à partir d'auteurs bien spécifiques. Ainsi, c'est au moment d'une discussion avec son camarade Olivier qu'il affiche ses préférences :

Il y avait Sartre, d'un côté ; Camus, de l'autre. Lui était pour Camus, et pour Malraux aussi, qui préfère l'homme à l'individu. La littérature élève, par vocation naturelle.

— Elle élève vers quoi ? L'Homme, avec majuscule, est une caricature de Dieu, qui n'existe pas. Je crois plutôt que les hommes doivent inventer une nouvelle figure de l'infini à partir de leur condition la plus réelle [...] (VT, p. 128).

Le parti pris du narrateur pour Sartre (celui de *La Nausée*), par opposition à Camus et à Malraux, le place au cœur d'un débat entre le

21. Les études de Brochu sur Gabrielle Roy sont nombreuses, nous les retrouvons notamment dans *L'Instance critique*, *La Visée critique* et *Le Singulier pluriel*. Du côté de Sartre, l'analyse la plus remarquable se trouve probablement dans l'échange épistolaire entre Brochu et Marcotte où la discussion autour de *La Nausée* prend une importance capitale. Voir *La littérature et le reste*, op. cit., p. 84-141.

générique et le particulier. L'intérêt pour l'individu et pour l'expression du champ existentiel dans le roman se manifeste ici de façon irréfutable, étant donné que c'est d'abord grâce aux références à Sartre, par opposition à Camus et à Malraux, puis à Roy, qu'il devient possible pour le narrateur de créer un lien avec l'exploration philosophique et littéraire du champ existentiel, champ qui, nous l'avons dit précédemment, se traduit, dans les romans, par une aventure de la conscience. Dans *La Vie aux trousses*, il s'intègre pleinement à la construction de l'identité masculine du narrateur. À l'aide de ce concept, le narrateur — fervent partisan de ce que l'on appelait, au début des années soixante, la nouvelle critique — propose une lecture différente des textes littéraires, qui lui permet même de se distinguer de ses camarades aux yeux de ses professeurs d'université :

Bonheur d'occasion, à mon avis, était d'abord œuvre d'écriture, c'est-à-dire de mise en forme du vécu, et il importait de faire ressortir la logique sous-jacente à ses thèmes et à ses développements. La présentation de mon étude [...] marqua mon accession à un palier nouveau de mon existence (VT, p. 131-132).

Cet engouement pour *Bonheur d'occasion* et pour l'ensemble de l'œuvre de Gabrielle Roy s'explique par le besoin du narrateur de proposer une lumière nouvelle sur ce « que la critique ramenait trop souvent à la seule dimension de témoin des misères sociales » (VT, p. 131). Si l'intérêt pour Sartre peut s'inscrire pleinement dans une pratique de la modernité, celui pour Gabrielle Roy vient d'une autre tradition : celle des grands romans réalistes, bien sûr, mais surtout celle qui fait de *Bonheur d'occasion* un texte fondamental pour la littérature québécoise, un des « textes fondateurs²² ».

Le passage homosexuel

La réflexion identitaire emprunte des chemins divers, car les deux moments du roman où le narrateur expérimente des relations homosexuelles s'éloignent quelque peu du sol littéraire et ramènent la question davantage vers la sexualité masculine. L'initiation et ses avatars témoignaient d'une représentation de l'identité masculine plutôt conforme aux normes habituelles, tandis que les deux autres épisodes tendent à mettre en cause cette même tradition virile. En fait, ces deux épisodes opèrent un glissement constant entre une position plus orthodoxe et une autre vraiment plus constructiviste de l'identité masculine, créant ainsi une importante ambiguïté. En d'autres termes, il

22. *Ibid.*, p. 14.

s'agit peut-être davantage d'une critique des modèles stéréotypés qui enferment hommes et femmes dans des schèmes de désirs déterminés, et surtout rigoureusement codifiés, que la proposition d'une nouvelle conception de l'identité masculine. La première relation homosexuelle du narrateur survient sans appréhension avec son copain d'université Olivier alors qu'ils se retrouvent seuls sur une petite île. À ce moment, le narrateur propose une description de l'acte sexuel qui paraît dominée par l'omniprésence des signes qui dénotent la nature :

Il m'avait possédé dans un *espace* neuf, où les *arbres* avaient leur *pure* et simple dimension *d'arbre*, de la base au faite, masses laïques désertées de pertinences symboliques. [...] Pendant de longs instants, il m'avait aimé comme un homme aime un homme, en toute générosité *d'instinct*; et la *nature*, en nous, exultait (VT, p. 160; nous soulignons).

Cette aventure, à l'abri des regards réprobateurs, se déroule dans un lieu où la nature environnante semble dicter un comportement plus simple, sans considération pour les nombreux interdits sociaux. L'isotopie de la nature que nous retrouvons dans ce passage suggère que la relation d'un homme avec un autre homme se donne comme naturelle (sans considération pour une quelconque « normalité » hétérosexuelle). Les gestes « naturels » que les deux jeunes hommes ont faits s'inscrivent dans le prolongement de l'environnement naturel qui les entoure, servant ainsi à la réalisation du désir homosexuel. Donc, c'est la prédominance du biologique qui paraît marquer cet épisode où l'instinct masculin et la Nature permettent d'expliquer plus simplement les mouvements du désir. Paradoxalement, c'est comme si, malgré la spontanéité et la vérité du désir lui-même, l'expression du désir d'un homme pour un autre homme ne pouvait pas aller de soi, comme si le désir homosexuel commandait véritablement une justification.

Ce premier bouleversement identitaire semble, *a priori*, remettre en question certains acquis du narrateur. Pourtant, immédiatement après sa courte liaison, il tente plutôt un retour en force aux moments sexuels initiaux : « Il me fallut vite revoir Anita, et retrouver avec elle [...] le sentiment de triomphe qu'inspire une totale pénétration de l'autre » (VT, p. 160). Malgré tout, l'événement avec Olivier ainsi que la redécouverte de son hétérosexualité le conduisent ultérieurement à une réflexion identitaire fort signifiante, où la rationalité paraît absente :

Je ne suis pas un homme. Je suis un fagot de chair où prend la flamme de l'outre-terre. Je suis livré aux incandescences de l'immense. Ma vie crépite entre les mains de diables et de diabesses beaux à ravir [...] . Mon sexe est une raison d'être et de mourir. Mon sexe est d'homme, et je suis hors de mes raisons (VT, p. 162).

Il importe d'abord de noter que c'est par le procédé rhétorique de la négation que le narrateur décrit son nouvel état identitaire et que cette première occurrence du rejet de l'identité masculine survient dans le roman tout de suite après la première relation homosexuelle; ensuite, cette négation est immédiatement suivie d'une nouvelle affirmation («je suis un fagot de chair») où l'association *in absentia*²³ du terme «fagot», par le biais de l'argot anglais, connote forcément l'homosexualité. Autrement dit, si l'expérience homosexuelle provoque chez le narrateur une espèce de remous identitaire, c'est grâce à un langage rhétorique subtil, qui joue avec les différents degrés de dénotation et de connotation, que le texte réaffirme une interrogation sur les identités stables et figées.

La rencontre sur l'île avec Olivier restera toujours un secret, comme une parenthèse, dira le narrateur, qui refait néanmoins surface en tant que moment privilégié susceptible d'alimenter une réflexion plus approfondie sur le désir. Ironiquement ou non, la critique que propose le narrateur de la rectitude sexuelle (entendre ici l'hétérosexualité «exclusive») s'accompagne de la même logique argumentative qui servait précédemment à expliquer son propre désir homosexuel. De cette façon, c'est en vilipendant la préséance de la nature (notamment telle qu'elle est véhiculée par la religion) dans le choix du désir sexuel qu'il formule sa critique: «La religion virile relève du code oral et stipule que l'homme n'aimera pas l'homme, en pensée ou autrement. La religion virile stipule que l'homme naturel aimera la femme naturelle [...]» (VT, p. 196). La nature fonctionne donc de façon paradoxale dans la construction identitaire: d'un côté, c'est elle qui rend possible l'exploration de n'importe quel désir, indépendamment de l'orientation sexuelle; de l'autre, c'est aussi elle qui permet aux hommes d'ériger des codes normatifs bannissant de tels désirs.

C'est justement toute la question du désir que tend à complexifier la construction identitaire: comment peut-on expliquer le désir? Pour le narrateur, le désir s'avère encore une fois impossible à interpréter à partir d'un comportement rationnel: «Je n'avais jamais rien compris à ce que je croyais être l'égarement de mon désir, qui tendait vers tous les corps, vers chacun selon sa grâce spécifique» (VT, p. 166). Cette idée du désir s'apparente davantage à une conception hellénique, qui privilégie l'expression du désir au-delà de sa stricte orientation. Pour Elisabeth Badinter, «[l]es textes grecs sont formels: il n'y a pas deux

23. Pour une étude approfondie des distinctions connotatives, voir Catherine Kerbrat-Orecchioni, *La Connotation*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1977.

sortes de désirs différents, homosexuel et hétérosexuel, mais un seul qui peut s'attacher à un bel objet. [...] Il n'y a pas d'oppositions entre deux choix exclusifs²⁴.

Le deuxième épisode de l'expérience homosexuelle du narrateur se produit dix ans après le premier et revêt un caractère tout autre, puisqu'il s'apparente davantage à l'esprit de cette tradition grecque appelée «pédagogie homosexuelle», pour reprendre l'expression de Badinter. Dans *La Vie aux trousses*, une telle relation semble s'installer, mais à une exception près: la hiérarchie entre les deux partenaires qui prévaut normalement est abolie. Alors que sa femme et son fils sont partis en vacances, Sylvain se retrouve seul pour terminer la thèse de doctorat qu'il n'arrive que très difficilement à écrire, parce que son esprit semble confus et que «[s]on corps est une transcendance lucide, où s'inversent les processus biologiques» (VT, p. 221). La rencontre du narrateur avec Luc — qu'il compare à une sorte d'Apollon — qui s'adonne, lui aussi, à une pratique plurielle des désirs sexuels bouleversera encore une fois un certain nombre de ses fondements identitaires. Avec Luc, il connaîtra à nouveau les plaisirs du corps qu'il raconte de façon précise. Ce qui est le plus remarquable dans la conception et dans la description de l'acte homosexuel avec Luc, par rapport à la description de l'épisode insulaire avec Olivier, ce sont surtout les changements sémantiques:

[...] j'ai étendu tout mon corps sur le sien encore plus dur que ma chair transmutée, nous étions deux *lingots* de *pareille amitié*, et nous sommes entrés en *fusion* délirante. [...] mon nombril s'est superposé exactement au sien, les toisons de nos sexes se sont soudées, nos seins se sont *réfléchis* [...] (VT, p. 232 ; nous soulignons).

Ces variations sémantiques (pareille, fusion, etc.) accentuent l'aspect constructiviste de l'identité par l'accent mis sur l'égalité, la réciprocité et surtout, par l'absence de toute connotation strictement biologique, les corps n'étant guidés par aucun instinct, aucun élan spontanément naturel. En employant la métaphore du lingot, un objet qui épouse parfaitement la forme de ce qui le crée, le texte propose une conception du corps masculin qui réussit à prendre totalement la forme de l'autre corps masculin. Ainsi, il devient évident que les relations que le narrateur noue avec les hommes s'établissent de façon beaucoup plus égalitaire²⁵ que celles qu'il entretient avec les femmes.

24. Élisabeth Badinter, *op. cit.*, p. 130-131.

25. À ce propos, dans *Fièvres blanches*, le désir homosexuel du narrateur (un pauvre prêtre!) et son désir hétérosexuel s'avèrent fondamentalement dichotomiques. En ce qui concerne le premier, il se transforme presque en véritable dévotion: «je

Sa seconde relation homosexuelle lui procure deux choses : premièrement, un assouvissement de la multiplicité de ses désirs, et deuxièmement, un retour de l'inspiration intellectuelle. Un élément pourtant crée un lien fondamental entre l'aventure avec Olivier et celle avec Luc : la générosité. Luc permet à Sylvain de reprendre son travail d'écriture :

Sa générosité lui inspira l'idée de me remettre à ma thèse [...]. Le jour, il me quittait pour vaquer à ses occupations habituelles [...]. Quand il rentrait, le soir, j'avais rédigé d'un trait plusieurs pages qui, dans l'état d'effervescence où j'étais, ne manquaient ni d'à propos ni, surtout, d'énergie » (VT, p. 236-237).

Par son réinvestissement du côté de la générosité masculine, par sa redécouverte des plaisirs homosexuels, le narrateur retrouve la capacité d'écrire, de penser et il pourra finir sa thèse. De cette façon, il effectue un essentiel retour à l'écriture : « Rien ne vaut d'écrire, d'être écrit » (VT, p. 191), affirmait-il un peu plus tôt.

La Vie aux trousses propose une exploration singulière du champ existentiel qui s'éloigne de l'idée générale que nous nous faisons du vécu dans les textes littéraires, c'est-à-dire une forme de mièvrerie nombrilique. Il s'agit plutôt d'une authentique aventure de la conscience qui s'inscrit dans la création d'une identité masculine spécifique. Aujourd'hui, s'attarder à la représentation de la masculinité dans les textes littéraires contemporains s'articule autour d'un désir de comprendre davantage la façon dont ces textes traitent de la condition masculine à une époque où sa définition devient de plus en plus morcelée. Le roman de Brochu offre un tableau assez coloré de la construction identitaire d'un personnage masculin à partir de différentes étapes précises : l'initiation, le rapport à l'écriture et les relations homosexuelles. Le premier événement constitue le véritable moment déclencheur de sa vie érotique et lui donne aussi l'occasion de valoriser un épanouissement très viril de l'être. Avec le deuxième, le narrateur associe son développement identitaire aux auteurs qui l'ont davantage marqué : Gabrielle Roy et Jean-Paul Sartre, par l'entremise d'une forme de reconnaissance et de solidarité intertextuelles. Quant au troisième, il bouleverse un certain nombre d'acquis identitaires et lui sert aussi à critiquer une forme étroite d'hétérosexualité qui freine l'expression (rarement rationnelle) des désirs, qui tendent, en réalité, à abolir la hiérarchie dominant/dominée semblant exister lors des

mourrais pour un peu de lumière sur ses dents, entre ses lèvres entrouvertes par le plaisir » (p. 97). Quant au deuxième, il oscille plutôt entre la compassion et le mépris : « elle est pour moi comme une prostituée » (p. 143).

relations hétérosexuelles. Par le langage du texte — notamment les nombreux procédés rhétoriques — nous pouvons comprendre de façon plus adéquate les changements et les aléas de cette construction masculine, en tant que création perpétuelle de l'être.